

# Approche de Contributions à la pensée<sup>1</sup>

Silo

Mar del Plata, Argentine, 17 au 22 juillet 1989

## Considérations générales<sup>2</sup>

Bien qu'elles se réfèrent à des domaines différents, ces deux productions sont étroitement liées et, en un sens, s'éclairent mutuellement. C'est pourquoi leur publication, sous le titre global de *Contributions à la pensée*, semble tout à fait appropriée.

Les approches de *Psychologie de l'image* et de *Discussions historiologiques* sont propres à la réflexion philosophique et ne sont pas issues du champ de la psychologie ou de l'historiographie. Cependant, les deux ouvrages abordent ces disciplines de manière fondamentale.

Dans *Psychologie de l'image*, une théorie nouvelle est proposée sur ce que l'auteur appelle "l'espace de représentation", un "espace" qui apparaît lorsque des objets de re-présentation (et non simplement de perception) deviennent évidents et sans lequel on ne peut comprendre comment la conscience peut aborder et distinguer ce que l'on appelle le "monde extérieur" et le "monde intérieur". D'autre part, si la perception rend compte des phénomènes pour celui qui les perçoit, où celui-ci se place-t-il par rapport à eux, car si l'on dit qu'il se place dans la spatialité externe, conformément à l'extériorité du phénomène perçu, comment se fait-il qu'il puisse mouvoir le corps "de l'intérieur" en le guidant dans cette extériorité ? On peut expliquer par la perception l'arrivée de la donnée dans la conscience, mais on ne peut pas, par la perception, justifier le mouvement que la conscience imprime au corps. Le corps peut-il agir dans le monde extérieur s'il n'y a pas de représentation des deux entités ? Il est évident que non. Cette représentation doit donc se produire quelque part dans un "lieu" de la conscience. Mais dans quel sens peut-on parler de "lieu", de "couleur" ou d'"extension" dans la conscience ? Ce sont là quelques-unes des difficultés qui sont abordées avec succès dans le présent essai, dont l'objectif est de soutenir les thèses suivantes.

1. l'image est une façon d'être active de la conscience dans le monde et non une simple passivité comme l'ont soutenu les théories précédentes ;
2. ce mode actif ne peut être indépendant d'une "spatialité" interne ; et
3. les nombreuses fonctions que l'image remplit dépendent de la position qu'elle occupe dans cette "spatialité".

Si ce qu'affirme l'auteur est exact, l'action de l'être humain doit être réinterprétée. Ce n'est plus l'idée, ni une supposée "volonté", ni la "nécessité objective" propre qui pousse le corps vers les choses, mais l'image et sa localisation dans l'espace de la représentation. L'idée, donc, ou la "nécessité objective", pourront guider l'activité dans la mesure où ils se situent en tant qu'image et dans une perspective de représentation, dans

---

1 Il s'agit de notes manuscrites issues de commentaires sur une lecture du texte. Approche : Ce livre n'est pas abordé d'un point de vue psychologique ou historique, mais "philosophique". Il va au cœur de ces questions pour en construire les fondements. Intention : l'auteur tente de démontrer les thèses suivantes : 1) L'image est un mode actif d'être de la conscience dans le monde. 2) Ce mode actif ne peut être indépendant d'une "spatialité" interne. 3) La fonction de l'image n'est pas indépendante de la "position" qu'elle prend dans l'espace. Commentaire : Ces thèses sont d'une grande importance pour une interprétation correcte de l'action humaine. Et c'est quelque chose que l'on devrait manier correctement pour ne pas tomber dans les "sociologismes". Si je souffre de la faim (c'est-à-dire que je souffre d'un besoin objectif), cela ne suffit pas, malgré sa force, à me pousser à une action qui transcende la simple satisfaction du besoin. Il ne suffit pas que je fasse une protestation ou une révolution, par exemple. Ce n'est pas suffisant. Il faut aussi une image qui déclenche l'action dans le monde, une image bien placée. En plus de la vérité (dans le cas du besoin) et du registre existentiel bousculé, nous avons besoin d'une image qui déclenche l'action.

2 Les notes en italique proviennent des notes de Luis M. et de Fernando G. Elles sont combinées dans plusieurs cas afin d'éviter les répétitions. Lorsque ce n'est pas le cas, les notes de Luis M. sont précédées de trois points (...) pour les signaler. Les signes interrogatifs tels que ? ??? indiquent l'illisibilité du terme ou que la phrase n'a pas été complétée dans les notes. Les notes originales ne sont pas en italique, elles sont droites.

un paysage intérieur adéquat. Mais ce ne sont pas seulement les nécessités ou les idées qui auront cette possibilité, mais aussi les croyances et même les émotions converties en images<sup>3</sup>. Les conséquences qui en découlent sont énormes et l'auteur semble y faire allusion lorsqu'il conclut son ouvrage par ces mots : "Si les images permettent la reconnaissance et l'action, le paysage est structuré dans ce sens dans le paysage des individus et les peuples, selon leurs nécessités (ou ce qu'ils considèrent être leurs nécessités), alors elles tendront à transformer le monde".

Dans *Discussions historiologiques*, l'auteur passe en revue les différentes conceptions qu'il regroupe sous l'appellation "Histoire sans temporalité". Mais pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, l'histoire humaine a-t-elle été considérée comme un épiphénomène ou "une simple poulie de transmission dans laquelle l'être humain est le patient de facteurs extrinsèques" ?<sup>4</sup>

Quelle est la raison de l'absence d'explication suffisante de la temporalité et quelle est sa nature ?<sup>5</sup>

L'auteur explique que l'historiologie ne deviendra une science que dans la mesure où elle pourra répondre à ces questions et clarifier les préalables nécessaires à tout discours historique, à savoir : de quelle historicité et de quelle temporalité parlons-nous ? L'introduction de cet ouvrage précise : "Nous nous sommes donnés pour objectif d'élucider les conditions nécessaires à la fondation de l'historiologie. Il est clair qu'une connaissance datée des événements historiques ne suffit pas pour prétendre à leur scientificité..."<sup>6</sup>. L'historiologie ne peut se passer d'une compréhension de la structure de la vie humaine, car l'historien, même s'il voulait faire de la simple histoire naturelle, serait obligé de la structurer d'un point de vue humain et avec une interprétation humaine.<sup>7</sup> Mais la vie humaine est précisément historicité, temporalité, et c'est dans la compréhension de cette temporalité que réside la clé de toute construction historique. Mais comment les événements humains se succèdent-ils, comment passent-ils de l'un à l'autre ? Les générations, avec leur accumulation temporelle, sont les agents de tout processus historique, et bien qu'elles coexistent en même temps, leur paysage de formation, de développement et de lutte est différent, puisque certaines sont nées avant d'autres.<sup>8</sup> Apparemment, elles vivent dans le même temps historique qu'ils soient enfants ou personnes âgées, mais bien qu'elles coexistent dans le même temps, elles représentent des paysages et des accumulations temporelles différentes. D'autre part, les générations naissent les unes des autres dans un continuum biologique, mais ce qui les caractérise, c'est leur constitution sociale et temporelle.<sup>9</sup>

Les Contributions à la Pensée se présentent à nous comme une structure dans laquelle les catégories d'espace et de temps sont revisitées dans une perspective inédite.<sup>10</sup> L'enjeu de ce travail n'est pas seulement

---

3 Les croyances pourraient occuper une zone des images ou des idées. Si c'est le cas et qu'elles sont dynamisées en tant qu'images, elles peuvent déclencher des comportements dans le mieux social.

4 L'homme est considéré dans l'histoire comme un élément passif. Il en va de même pour l'image dans la conscience dont le rôle est considéré comme passif. L'homme est vu comme agissant en réaction à des stimuli. C'est ainsi qu'il nous est présenté. Nous disons que le rôle de l'homme (comme de l'image) est actif et va vers le monde. Les descriptions historiques ne s'inscrivent pas dans une dynamique. Elles n'expliquent pas le temps, le rôle de la temporalité, ni comment une chose devient une autre. Il y a une fraude dans le mot même d'"histoire". On ne peut pas parler d'histoire sans temporalité.

5 En d'autres termes, de quel type de temps s'agit-il : du temps des horloges, du temps subjectif, du temps des peuples ?

6 Mettre des dates sur des choses qui se sont produites, sans expliquer pourquoi, ne suffit pas à faire de la science. Ce sera de la connaissance, mais pas de la science. Pour atteindre la structure de la science, certains prérequis ou conditions préalables doivent être remplis. La connaissance est précieuse, mais ce n'est pas de la science.

7 L'histoire ne peut se passer de l'homme. Parler d'histoire naturelle, comme le font certains manuels, est inapproprié. Il n'y a pas d'histoire dans la nature. La nature, dans son développement, n'a pas établi de chapitres. L'histoire est un fait humain.

8 Les générations sont des temps accumulés dans un moment historique donné. Mais le nouveau-né et la personne âgée de 90 ans ont des temps cumulés qui ne sont pas homogènes. La temporalité des générations à un moment donné n'est pas homogène.

9 Les générations sont liées les unes aux autres, nous voyons un "continuum" biologique, mais les individus sont des sauts individuels que nous pouvons ensuite regrouper en tant que génération. Hegel y voit une distanciation (antithèse). Vous voyez comment les générations dérivent : "continuum". Et le discontinuum que l'on voit dans les sauts. La caractéristique des générations est l'accumulation historique. Les animaux naissent aussi les uns des autres, mais ils n'accumulent pas de temps. Le temps s'accumule en tant qu'information ou en tant que production d'objets.

10 Les catégories fondamentales qui ont préoccupé la pensée humaine sont l'espace et le temps. C'est précisément de cela qu'il s'agit dans le présent document : l'espace et le temps. La réponse à l'espace est donnée par le thème de la

une vision conceptuelle, mais aussi la justification de l'action humaine, qui prendra un sens différent selon les réponses données aux questions posées par les deux catégories fondamentales.<sup>11</sup>

# Psychologie de l'image

## Commentaires introductifs

Le fascicule traite de l'image, mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas simplement du faire de la conscience dans le monde. Par exemple, il ne s'agit pas de l'attention, qui est également importante.

L'étude de l'image est importante parce qu'elle nous permet de comprendre comment la conscience s'exprime dans le monde.

Dans le fascicule, elle est abordée comme un sujet théorique, mais elle ne nous pose pas de problème parce qu'elle finit par s'incarner dans le monde.

En ce qui concerne les questions théoriques, il s'agit le plus souvent de problèmes de langage. Ce ne sont que les mots qui posent un problème. Nous avons besoin de précision dans ces questions complexes, mais les questions elles-mêmes ne sont pas si complexes.

Si vous voulez bien comprendre ces questions, vous devez l'utiliser. C'est l'un des sujets les plus intéressants pour nous, car il s'agit de comprendre la signification et son fonctionnement dans le monde. Il est lié à notre activité. Une étude de la logique est intéressante, par exemple, mais elle n'a pas l'applicabilité du thème de l'image.

## Introduction

Lorsque nous parlons d'"espace de représentation", quelqu'un pense peut-être à une sorte de "continent" à l'intérieur duquel se trouvent certains "contenus" de la conscience. Si, en plus, il croit que ces "contenus" sont des images et que celles-ci fonctionnent comme de simples copies de la perception, nous devons surmonter quelques difficultés avant de pouvoir nous mettre d'accord. En effet, celui qui pense ainsi se place dans la perspective d'une psychologie naïve, tributaire des sciences naturelles, qui part sans discussion d'une vision orientée vers l'étude des phénomènes psychiques en termes de matérialité.<sup>12</sup>

Il convient de noter d'emblée que notre position sur le sujet de la conscience et de ses fonctions n'accepte pas le présupposé susmentionné. Pour nous, la conscience est intentionnalité. Quelque chose qui n'existe certainement pas dans les phénomènes naturels et qui est totalement étranger à l'étude des sciences qui s'intéressent à la matérialité des phénomènes.

Dans ce travail, nous entendons rendre compte de l'image en tant que façon d'être active de la conscience dans le monde, en tant que façon d'être qui ne peut être indépendant de la spatialité et en tant que façon dans lequel les nombreuses fonctions qu'il remplit dépendent de la position qu'il occupe dans cette spatialité.<sup>13</sup>

Mendoza, novembre 1988

---

spatialité interne. La réponse au temps est donnée par la transformation des choses extérieures, par la transformation du monde.

11 Le propos de l'auteur ne porte pas sur un problème conceptuel mais sur le sens de l'action humaine, qui découle des réponses que ces concepts impliquent. Une réponse implique un type d'action ou un autre. Si la conscience est considérée comme passive, c'est une chose ; si elle est considérée comme active, c'en est une autre. De son côté, l'action humaine est affectée par la prise en compte ou non de ce point de vue.

12 Il existe des courants psychologiques qui considèrent l'espace, l'image et la perception comme des choses. Comme si la conscience était un contenant, un sac dans lequel on dépose des choses. Comme l'étude de la psychologie est basée sur les sciences naturelles, tout est considéré comme des choses.  
...Un mode actif n'est pas une chose. L'image est un comportement de la conscience. L'image est la conscience elle-même qui prend forme. La forme que prend la conscience.

13 Nous voulons rendre compte de l'image à partir de différents points de vue. L'image est un comportement de la conscience, c'est la conscience elle-même qui prend la forme d'une image. C'est aussi un mode qui ne peut se passer d'espace, elle est située quelque part et cela n'est pas indifférent. L'image peut se situer en différents points, à différentes profondeurs, etc. à l'intérieur de l'espace de représentation. L'objectif de ce travail est de rendre compte de tout cela. La méthode des sciences naturelles ne peut s'appliquer aux phénomènes intentionnels car les choses

# Chapitre I

## Le problème de l'espace dans l'étude des phénomènes de conscience

### 1. Antécédents<sup>14</sup>

Il est extrêmement curieux que de nombreux psychologues, en se référant aux phénomènes produits par la sensation, les aient situés dans un espace extérieur et aient ensuite parlé de faits de représentation (comme s'il s'agissait de copies de ce qui était perçu) sans se préoccuper de révéler "où" ces phénomènes se produisaient.<sup>15</sup> Ils ont probablement considéré qu'en décrivant les faits de conscience et en les reliant à l'écoulement du temps<sup>16</sup> (sans expliquer en quoi consistait l'écoulement du temps), et en interprétant les sources de ces faits comme des causes déterminantes (situées dans l'espace extérieur), ils avaient épuisé les premières questions et réponses qu'ils devaient poser pour fonder leur science. Ils pensaient que le temps dans lequel les phénomènes (externes et internes) se produisaient était un temps absolu, et que l'espace n'était valable que pour la "réalité" extérieure, pas pour la conscience, puisque celle-ci le déforme souvent dans ses images, dans ses rêves, dans ses hallucinations.<sup>17</sup>

Bien entendu, plusieurs d'entre eux se sont attachés à comprendre si représenter était le propre de l'âme, du cerveau ou d'une autre entité<sup>18</sup>. On ne peut manquer de rappeler ici la célèbre lettre de Descartes à Christine de Suède dans laquelle il évoque le "point d'union" entre l'âme et le corps pour expliquer le fait de la pensée et l'activité volitive qui met en mouvement la machine humaine. Et il est étrange que le philosophe qui nous a rapprochés de la compréhension des données immédiates et indubitables de la pensée n'ait pas envisagé la question de la spatialité de la représentation, en tant que donnée indépendante de la spatialité que les sens obtiennent de leurs sources externes.<sup>19</sup> En revanche, Descartes, en tant que fondateur de l'optique géométrique et créateur de la géométrie analytique, était familier du sujet de la localisation précise des phénomènes dans l'espace. Disposant alors de tous les éléments nécessaires (d'une part, son doute méthodique et, d'autre part, sa connaissance de la localisation des phénomènes dans l'espace), il ne lui restait

---

n'ont pas d'intentionnalité. Il ne s'agit pas de compléter les positions officielles, mais de les différencier. Nous avons tendance à être de moins en moins conciliants. De même, la conscience en tant qu'image remplit de plus en plus de fonctions qui dépendent de la position. D'un point de vue ou d'un autre, elles donnent des résultats différents. Le prologue se distingue déjà des autres interprétations. La méthode utilisée par d'autres est rejetée parce qu'elle ne tient pas compte de l'intentionnalité. Pas de complémentarité avec la psychologie traditionnelle.

- 14 Qu'est-ce qui a été dit sur le sujet auparavant ? Avant cela, plusieurs choses ont été dites de manière erronée. Une explication simple des sensations, des sens, etc. est donnée. Représentation est à peu près équivalent à image.
- 15 Il est très étrange que cela ne soit pas expliqué, comme c'est le cas dans les sciences naturelles. On dit qu'elles se produisent à certains endroits du cerveau ; voyons si c'est le cas. Quels sont les phénomènes qui produisent les sensations ? Ce sont les phénomènes du monde.
- 16 Le temps qui passe est lié au temps. Les étapes de la perception. Ainsi présentées, les images perdent de leur intérêt et il n'est donc même pas utile de se demander où elles se trouvent. Tout correspondait à un mode de production mécaniste, la révolution industrielle, où les intentions des gens n'avaient pas d'importance. On pouvait se passer d'images. Elles expliquent qu'il y a des différences de temps (transcendance) et que les images copient le monde. Alors pourquoi continuer à chercher où elles se trouvent ?
- 17 Les images qui ne coïncident pas avec la réalité sont disqualifiées. La psychologie tente de devenir indépendante et d'être reconnue comme une autre science naturelle, en prenant ses distances avec le domaine de la philosophie. Elle tente de s'en tenir au "sérieux". Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Depuis quelques années, la psychologie contemporaine accorde une place importante à l'image. Un exemple des différents sous-produits de la distillation fractionnée. Il y avait un temps absolu et, en termes d'espace, on parlait de l'extérieur. Les images qui ne coïncidaient pas avec l'extérieur étaient "illégales", elles étaient disqualifiées (à l'époque). La psychologie voulait se détacher de la philosophie à cette époque. Elle voulait devenir indépendante, et il serait donc très négatif que quelqu'un dise que les images ne sont pas des sous-produits. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas, même si l'on parle de l'image. Aujourd'hui, ils pensent qu'elle est importante.
- 18 Il y avait des personnes qui n'étaient pas si brutes, qui se posaient des questions.
- 19 Il est étrange qu'il ne se réfléchisse pas sur l'endroit où se produit la pensée. Descartes met fin à tant de mensonges et de préjugés. Il remet tout en question, essayant de relancer toute la pensée philosophique. Je ne doute pas que je doute. Le doute est un fait indubitable. Il est inscrit dans ses mécanismes de conscience. Il ne s'interroge pas sur ce qui est à l'extérieur ou à l'intérieur. Il est plus intelligent que cela. Il va faire une énorme construction de tout cela. Il sait qu'il a une sorte d'existence grâce à la donnée de la pensée. C'est la conscience qui pense ses actes. Ce que Descartes a fait est très difficile. Il s'agissait d'une révolution copernicienne dans la pensée. Il est étrange que l'on n'ait pas dit : où est-ce que je pense ? Comment se fait-il que celui qui cherchait des points dans l'espace, etc. ne l'ait pas remarqué ?

plus qu'à franchir un pas minimal pour donner enfin corps à l'idée de la localisation de la représentation en différents "points" de l'espace de la conscience.<sup>20</sup>

Il a fallu près de trois cents ans pour que le concept de représentation s'affranchisse de la perception spatiale naïve et prenne un sens propre sur la base de la revalorisation (en fait, récréation) de l'idée d'intentionnalité déjà constatée par la scolastique sur la base des études d'Aristote.<sup>21</sup> Le mérite en revient à F. Brentano. Dans son œuvre, il y a de nombreuses mentions à propos du problème qui nous préoccupe et, bien qu'il ne le formule pas dans toute son ampleur, il pose les bases pour aller dans la bonne direction.<sup>22</sup>

C'est l'œuvre d'un disciple de Brentano qui permet de mettre le problème en perspective et, à partir de là, d'avancer vers des solutions qui, à notre avis, finiront par révolutionner non seulement le domaine de la psychologie (qui est apparemment le terrain sur lequel ces questions sont développées), mais aussi beaucoup d'autres disciplines.<sup>23</sup>

Ainsi, dans les *Idées relatives à une phénoménologie pure* et une *philosophie phénoménologique*, Husserl étudie l'"Idée" régionale de la chose en général, comment ce quelque chose d'identique qui se maintient au milieu d'infinités dans le cours déterminé de telle ou telle forme et qui se fait connaître dans la série infinie correspondante de noèmes, également de formes déterminées.<sup>24</sup> La chose est donnée dans son essence

---

20 S'il y a des images, ils voulaient de toute façon savoir ce que faisaient ces images. Descartes apporte une contribution importante. "Je ne crois pas à ce que je vois ni à ce que j'imagine. Je mets tout en question, on recommence. Je doute de tout méthodiquement, "Ne dit pas ça, j'en doute". Sur quoi je m'appuie (D) ? L'acte de douter est incontestable. "Je ne doute pas que je doute". C'est une certitude. Descartes est impliqué dans les mécanismes de la conscience. Il sait qu'il pense (c'est le point de départ). Il découvre un acte de conscience qui se réfère à un objet, et qui est indubitable. C'est le point d'appui. Il doute et c'est indubitable, en doutant il pense. Cela l'amène à avoir une sorte d'existence, en enregistrant sa propre pensée. Il existe, il pense. La conscience qui pense agit. Il est entré dans un autre canal et le monde entier s'est mis à penser différemment. C'est la révolution copernicienne dans le monde de la pensée.

21 Aristote est le premier à parler d'intentionnalité. Puis Thomas d'Aquin la mentionne. Puis Brentano, logicien, psychologue et religieux. Husserl et la psychologie de la pensée logique. Tout dans l'être humain est basé sur des finalités. Les sciences sont également fondées sur des finalités et construisent ensuite l'échafaudage. Il ne s'agit pas d'une entité dynamique qui se dévoile par elle-même, comme dans le cas de Hegel. C'est plutôt par nécessité, comme diraient les existentialistes. C'est grâce à tous les précédents que Husserl peut placer l'intentionnalité. De Husserl aux existentialistes, il n'y a qu'un pas.

22 Aristote est le premier à parler d'intentionnalité. Un frère apparaît (Scolastique - Thomas d'Aquin). Thomas d'Aquin a voulu christianiser la pensée d'Aristote. Il fait ? ???? , etc. et Aristote est intégré comme pensée officielle. C'est donc la scolastique ou le thomisme. Aristote et Thomas d'Aquin parlent de l'intentionnalité, puis Brentano, un frère logicien, reprend le sujet de l'intentionnalité.

23 Husserl reprend le thème de Brentano et l'applique aux mécanismes de la conscience. Husserl fait progresser la logique qui avait été acceptée jusqu'à présent. Les dérivations à partir d'une prémisse et leurs conclusions. Il semblait - jusqu'à présent - que les conclusions découlaient des prémisses, si la pensée était bien ordonnée. Husserl rejette cette idée. Contre le syllogisme "Tous les hommes sont mortels. Socrate est un homme. Par conséquent, Socrate est mortel". Comme si toute la pensée découlait des prémisses. Husserl dit que c'est possible parce qu'ils placent la conclusion en premier. C'est-à-dire que la relation entre les prémisses et la conclusion est l'intentionnalité. Ce n'est donc pas la mécanique de la pensée qui mène à la conclusion, mais l'intentionnalité préalable qui organise la pensée. C'est à partir des objectifs que l'on construit les choses. C'est-à-dire que c'est par les objectifs que les choses sont déterminées. Les existentialistes ajoutent que l'être humain veut une chose, désire une chose, et non pas parce qu'il est une entité mécanique. C'est donc l'être humain dans ses désirs. Husserl dit que l'intentionnalité n'existe pas dans la nature, et que nous sommes très orphelins. Il dira que c'est grâce à Descartes et Brentano qui initient la chose que nous pouvons penser l'être humain dans le sujet. De Husserl aux existentialistes, il n'y a qu'un pas.

24 L'idée générale d'une chose en général équivaut à une chose. Les régions sont comme des classes logiques (comme des ensembles de diagrammes de Venn). Régions de la pensée. Il régionalise la pensée sans srupules. Les noèmes sont des objets pensés par : la noèse, qui est un acte de pensée. Husserl dit que l'un ne peut exister sans l'autre. Il voit des structures. En réalité, il n'y a pas de noesis et de noema, mais une seule et même chose. J'étudie le "souvenir du crayon", la noesis et le noema ne forment plus qu'un seul et même noema. Il existe différentes régions de la pensée qui se réfèrent à différents objets de la pensée. La maison conceptuelle n'est pas la même que la maison particulière. Par exemple, les concepts ne sont pas visualisables, alors que les objets particuliers le sont. Les actes de référence aux fonctions sont des noèses dans une autre région. Nous considérons l'espace comme une catégorie en soi. S'il n'y avait pas d'objets, il serait vain de parler d'espace et de temps, dirait Husserl. C'est une contradiction dans les termes de parler d'espace s'il n'y a pas de références. Il dit : Nous disons : les choses dans cette pièce sont données dans une région de la pensée. Il peut y avoir une double appartenance (par exemple, un stylo). Husserl : régions générales (établit des régions de pensée). Les noèmes sont des objets pensés par ces actes. Les noèses sont des actes de pensée. Stylo que je pense : il y a un acte qui le pense et un objet. Husserl dit qu'il ne peut y avoir d'acte sans objet, il voit des structures. Il n'y a pas de noèmes et de noèses, ils se transforment. Je peux étudier l'acte et le convertir en objet. Il existe différentes régions dans différents actes de pensée. Par exemple, le concept de maison, et une maison. Les sièges (bancs, chaises, etc.) relèvent tous de modes de pensée différents. Certains sont visualisables,

idéale de res temporalis dans la "forme" nécessaire du temps ; elle est donnée dans son essence idéale de res materialis dans son unité substantielle et elle est donnée dans son essence idéale de res extensa dans la "forme" de l'espace, nonobstant les changements de formes infiniment variées, ou selon le cas (étant donné une forme fixe), nonobstant les changements de lieu qui peuvent aussi être infiniment variés, ou de "mobilité" in infinitum.<sup>25</sup> C'est ainsi, dit Husserl, que nous appréhendons l'"Idée" d'espace et les Idées qui y sont incluses".<sup>26</sup> Le problème de l'origine de la représentation de l'espace se réduit à l'analyse phénoménologique des différentes expressions dans lesquelles elle se présente comme une unité intuitive.<sup>27</sup>

28

Husserl nous a donc placés dans le champ de la réduction eidétique et nous tirons de son œuvre d'innombrables leçons, mais notre intérêt est orienté vers des questions propres à une psychologie phénoménologique plutôt qu'à une philosophie phénoménologique et même si nous abandonnons à plusieurs reprises l'épochè propre à la méthode husserlienne, nous n'ignorons pas une telle irrégularité et ne ferons pas de telles transgressions au nom d'une explication plus accessible de nos points de vue. D'autre part, il se peut que si la psychologie post-husserlienne n'a pas considéré le problème que nous appelons " espace de représentation ", certaines de ses thèses devraient être révisées.<sup>29</sup>

---

d'autres non. Le temps ne peut être dissocié des choses. Elles se manifestent également dans leur matérialité (caractéristiques d'un objet, par exemple) et dans un espace.

25 ...Nous considérons l'espace par le fait qu'il y a des objets. Sans objets, il est difficile de parler de temps. Avant le "Big Band", à quoi ressemblait l'espace ? "C'est une contradiction", dirait Husserl.

26 ...Selon l'explication de Husserl, le problème de l'espace se réduit au fait qu'il y a des objets.

27 Note 1 du livre *Contributions à la pensée*. Ce que nous prenons, dans notre phénoménologie naïve, pour de simples faits, à savoir que pour nous "hommes" une chose spatiale apparaît toujours avec une certaine "orientation", par exemple, dans notre champ visuel, orientée vers le haut et le bas, la droite et la gauche, le proche et le lointain ; nous ne pouvons voir une chose qu'à une certaine "profondeur" ou "distance" ; toutes les distances variables auxquelles elle est visible se réfèrent à un centre de toutes les orientations en profondeur, invisible mais comme un point limite idéal bien connu de nous et "localisé" par nous dans la tête ; toutes ces supposées facticités ou contingences de l'intuition de l'espace, étrangères au "véritable" espace "objectif", se révèlent même dans leurs moindres détails empiriques comme des nécessités essentielles. Il devient donc clair que ce que nous appelons une chose spatiale, non seulement pour nous, êtres humains, mais aussi pour Dieu - en tant que représentant idéal du savoir absolu - n'est intuitif qu'à travers des apparences dans lesquelles il est donné et doit être donné en "perspective", changeant de manières multiples mais déterminées et dans des "orientations" changeantes. Il s'agit maintenant non seulement d'étayer cette thèse générale, mais aussi d'en poursuivre toutes les formes particulières. Le problème de "l'origine de la représentation de l'espace", dont le sens phénoménologique le plus profond n'a jamais été appréhendé, se réduit à l'analyse phénoménologique de l'essence de tous les phénomènes noématiques (ou noétiques) dans lesquels l'espace est intuitivement montré et "constitué" comme une unité d'apparences, de modes descriptifs de présentation, de l'espace." E. Husserl. *Idées relatives à une phénoménologie pure et à une philosophie phénoménologique*. F. C. E. Mexico. 1986. Paragraphe 150,

28 On peut parler de toutes ces facticités parce qu'il y a le point de référence de la tête. Il est difficile de parler de ces spatialités en elles-mêmes sans cette représentation. Comment ceux qui pensent ces catégories de temps et d'espace dans leur tête les pensent-ils ? Comment ces catégories, etc. sont-elles constituées dans la conscience ? Epojé : ce que Descartes a fait, mettre entre parenthèses. Comme nous faisons de la psychologie phénoménologique, nous nous intéressons à la description et non aux fondements comme dans le cas de la philosophie phénoménologique.

...Tout ce que l'on dit sur l'espace est dit en mettant la tête comme centre, plus ou moins. C'est-à-dire que nous le faisons à partir d'un point. Les spatialités sont en référence à un point (position, devant). Dire le Dieu tu seras foutu, c'est parler dans sa perspective, il faudrait le faire à partir d'un point et en perspective. L'origine de la représentation de l'espace, non pas où mais comment elle s'origine, se demande-t'on. Il dit qu'il y a un désordre et que l'on a pu connaître ces fondements de l'espace. Il s'est penché sur la question de savoir si tout était constitué dans la conscience. Husserl s'intéresse à l'origine de l'espace, et non à l'espace de la représentation.

29 Comment se fait-il qu'après tant de précédents, ils n'aient pas pris en compte l'espace de représentation ? Lorsqu'un mot est entre parenthèses, c'est qu'il est l'objet pensé. Introspection : c'est l'attitude du psychologue qui étudie les comportements psychiques en lui-même (par exemple ses émotions).

En tout état de cause, il serait injuste de nous attribuer une rechute naïve dans le monde du "psychique naturel".<sup>30 31</sup>

Enfin, notre préoccupation n'est pas le "problème de l'origine de la représentation de l'espace", mais, au contraire, le problème de l'"espace" qui accompagne toute représentation et dans lequel toute représentation a lieu. Mais puisque l'"espace" de représentation n'est pas indépendant des représentations, comment pourrions-nous prendre un tel "espace" si ce n'est comme une conscience de la spatialité dans toute représentation ? Et si telle est la direction de notre étude, en observant introspectivement (et donc naïvement) toute représentation et en observant aussi introspectivement la spatialité de la représentation, rien ne nous empêche d'assister aux actes de conscience qui se réfèrent à la spatialité et d'en faire ensuite une réduction phénoménologique ou de la différer sans en ignorer l'importance. Si tel était le cas, on pourrait tout au plus dire que la description est incomplète.<sup>32</sup>

Enfin, il faut noter qu'en ce qui concerne la description de la spatialité des phénomènes de représentation, Binswanger<sup>33 34</sup> a apporté sa contribution sans être parvenu à comprendre le sens profond du "où" se donnent les représentations.

## 2. Distinctions entre sensation, perception et image

Définir la sensation en termes de processus nerveux afférents partant d'un récepteur et transmis au système nerveux central, ou autre, relève de la physiologie et non de la psychologie. Pour nos besoins, cela n'est donc pas utile.

On a également essayé de comprendre la sensation comme n'importe quelle expérience parmi le nombre total d'expériences perceptibles qui peuvent exister dans une modalité déterminée par la formule (US-UI)/UD, où US désigne le seuil supérieur, UI le seuil inférieur et UD le seuil différentiel. Il arrive avec cette façon de présenter les choses (et en général avec toutes les présentations sur fond atomistique), que l'on ne comprenne pas la fonction de l'élément étudié et, inversement, que l'on fasse appel à une structure (par exemple, la perception), afin d'isoler ses éléments "constitutifs" de ce domaine et, à partir de là, d'essayer à nouveau d'expliquer la structure.<sup>35</sup>

---

30 Note 2 du livre *Contributions à la pensée*. Au paragraphe 6 de l'épilogue, Husserl dit : " Il semble tout à fait naturel à ceux qui vivent dans les habitudes mentales de la science naturelle de considérer l'être purement psychique ou la vie psychique comme un déroulé d'événements, semblable à celui de la nature, qui se produirait dans un quasi-espace de la conscience. Il est ici manifestement indifférent que les données psychiques soient accumulées "atomistiquement" comme des tas de sable, même si elles sont soumises à des lois empiriques, ou qu'elles soient considérées comme des parties du tout, qui, que ce soit par une nécessité empirique ou une nécessité a priori, ne peuvent se produire que comme de telles parties, comme un sommet, disons, dans l'ensemble de la conscience en tant que tout, qui est lié à une forme fixe de totalité. En d'autres termes, la psychologie atomiste et la psychologie structurale restent en principe dans le même sens du "naturalisme" psychologique, qui, compte tenu de l'expression "sens intérieur", peut également être appelé "sensualisme". La psychologie brentanienne de l'intentionnalité reste elle aussi manifestement dans ce naturalisme traditionnel, bien qu'elle ait été réformatrice en introduisant le concept d'intentionnalité dans la psychologie en tant que concept descriptif universel et fondamental". Ibid. p. 389 et suivantes.

31 Epojé, c'est mettre entre parenthèses, mettre en doute. Descartes. Philosophie phénoménologique : recherche des fondements de la pensée. On ne s'intéresse pas aux grands fondements, mais à la manière dont ces phénomènes se comportent. Ce qu'un type fait dans sa tête quand il pense dans l'espace (c'est-à-dire nous). Il y a un avertissement qu'il y a un truc. Il s'agit de provoquer les post-husserliens. C'est une réponse à ceux qui pourraient objecter que nous transférons l'idée du naturel de l'espace extérieur à l'espace intérieur. Vous traduisez toujours des phénomènes du monde de l'involontaire en comportements de la conscience. Il s'agit de comportements différents.

32 ...Toute représentation est spatialisée, c'est une façon de se situer de la conscience. Les termes écrits entre guillemets sont les objets pensés. Il n'y a pas d'espace de représentation sans représentation, il n'y a pas d'espace sans représentation de celui-ci. L'introspection est l'attitude du psychologue qui observe en lui-même : ses émotions, par exemple. Pas très précis.

33 Note 3 du livre *Contributions à la pensée*. Ludwig Binswanger, *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins*, Niehans, Zurich 1953 ; *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, Francke Berna, 1955. Voir Henri Niel : *La psychanalyse existentielle de Ludwig Binswanger*, dans "Critique", octobre 1957. Cité par Fernand-Lucien Muller dans *Historia de la psicología*, F.C.E. Madrid 1976, pág. 374 y suivantes.

34 Psychologue phénoménologue post-husserlien. Il fait allusion au fait que les images se produisent à un endroit ou à un autre dans l'espace de la représentation. Il parle de l'emplacement des images et rien de plus.

35 ... La perception n'a pas été définie et nous parlons de sensation (ils commencent mal). Atomisme : des morceaux de choses, pas le général. Cette façon de penser est incorrecte.

Provisoirement, nous entendons par sensation le registre obtenu lors de la détection d'un stimulus provenant de l'environnement externe ou interne et qui fait varier le tonus de travail du sens affecté.<sup>36</sup> Mais l'étude de la sensation doit aller plus loin lorsque l'on se rend compte qu'il existe des sensations qui accompagnent les actes de penser, de se souvenir, de percevoir, etc. Dans tous les cas, il y a variation de la tonalité de travail d'un sens ou d'un ensemble de sens (comme dans la cénesthésie), mais il est clair que l'on ne "sent" pas la pensée de la même façon et de la même manière que l'on "sent" un objet extérieur. Et donc, la sensation apparaît comme une structuration que la conscience effectue dans son travail de synthèse, mais qui est arbitrairement analysée pour décrire sa source originelle, pour décrire le sens d'où provient son impulsion.

En ce qui concerne la perception, plusieurs définitions ont été données, dont la suivante : "Acte de prise de conscience des objets extérieurs, de leurs qualités ou de leurs relations, qui découle directement des processus sensoriels, à la différence de la mémoire ou d'autres processus mentaux.

Pour notre part, nous entendons la perception comme une structuration des sensations faite par la conscience se référant à un sens, ou à plusieurs sens.<sup>37</sup> Et en ce qui concerne l'image, ce type de caractérisation a été expérimenté : "Élément d'expérience qui est suscité de manière centrale et qui possède tous les attributs de la sensation".

Nous préférons comprendre l'image comme une re-présentation structurée et formalisée de sensations ou de perceptions qui viennent ou sont venues de l'environnement externe ou interne. L'image n'est donc pas une "copie" mais une synthèse, une intention et, par conséquent, elle n'est pas non plus une simple passivité de la conscience.<sup>38 39</sup>

---

36 ... Le registre de la pensée. Il n'y a pas si longtemps que les sensations internes sont admises. Il existe maintenant la kinesthésie, la cénesthésie, plus de figure en carton. Une façon de penser de l'extérieur, (comme sans volume) qui coïncide avec la façon de penser de la société.

37 Je fais l'expérience du stimulus et la conscience dit ceci et cela (structuration). Mais je n'en suis pas conscient (ce serait de l'apperception).

38 Note 4 du livre *Contributions à la pensée*. Cette discussion est très ancienne. Dans son étude *critique des diverses conceptions de l'imagination*, Sartre dit : "L'associationnisme survit encore, avec quelques retardataires en faveur des localisations cérébrales ; il est surtout latent chez de nombreux auteurs qui, malgré leurs efforts, n'ont pu s'en défaire. La doctrine cartésienne d'une pensée pure qui peut remplacer l'image dans le champ même de l'imagination a trouvé chez Büler un regain de ferveur. Un très grand nombre de psychologues, avec R.P. Peillaube, ont finalement soutenu la thèse conciliante de Leibniz. Des expérimentateurs comme Binet et les psychologues de Wurzburg prétendent avoir prouvé l'existence d'une pensée sans image. D'autres psychologues, non moins scrupuleux sur les faits, comme Titchener et Ribot, nient l'existence et même la possibilité d'une telle pensée. Nous ne sommes pas plus avancés que Leibniz lorsqu'il publie, en réponse à Locke, ses Nouveaux Essais. "Le point de départ n'a pas changé. En premier lieu, l'ancienne conception de l'image est maintenue. Sans doute est-elle devenue ductile. Des expériences comme celle de Speier ont révélé une forme de vie là où, trente ans auparavant, on ne voyait que des éléments solidifiés. Il y a des aubes d'images, des crépuscules ; l'image se transforme sous le regard de la conscience. Les recherches de Philippe ont sans doute montré une schématisation progressive de l'image dans l'inconscient. L'existence d'images génériques est maintenant admise ; les travaux de Messer ont révélé, dans la conscience, une multitude de représentations indéterminées, et l'individualisme berkeleyen a été complètement abandonné. La vieille notion de schéma, avec Bergson, Revault, D'Allonnes, Bez, etc. est remise à la mode. Mais le principe n'est pas abandonné : l'image est un contenu psychique indépendant qui peut servir de support à la pensée mais qui possède aussi ses propres lois ; et si un dynamisme biologique a remplacé la conception mécaniste traditionnelle, il n'en est pas moins certain que l'essence de l'image reste la passivité". J. P. Sartre. *L'imagination*, Paris, PUF, 1989, p. 164, p. 80-81. *imaginación*.

39 En psychologie, les différents actes de conscience n'ont généralement pas été accompagnés de sensations. La psychologie officielle n'a jamais traité que de sensations et de représentations plus externes accompagnant les perceptions. L'homme comme une figurine plate et bidimensionnelle. La conception de l'image reflète le type de société, où le subjectif n'a aucun intérêt. L'image doit reproduire les conditions extérieures (imposées par les autres) et n'a pas d'intentionnalité. ...La conscience est une chose active, et non un sac où l'on jette des choses. ...Pas de subjectivités. Tout dépend de l'extérieur. Toujours l'image passive. Toujours l'image en tant que reflet (mécanisme ou biologisme) et passivité. Aucune chose active. Ils ont des époques différentes ? ??? sciences, art, musique, mais dans toutes leurs histoires une chose sera remarquée qui vient "de l'intérieur vers l'extérieur" (cette découverte ( ?)).



### 3. L'idée d'"être la conscience dans le monde" comme garantie descriptive face aux interprétations de la psychologie naïve.<sup>40</sup>

Il faut préserver l'idée que toutes les sensations, perceptions et images sont des formes de conscience et qu'il serait donc plus correct de parler de "conscience de la sensation, conscience de la perception et conscience de l'image". Et là, nous ne nous plaçons pas dans la position apperceptive (où l'on est conscient d'un phénomène psychique). Nous disons que c'est la conscience elle-même qui modifie sa façon d'être ou, mieux, que la conscience n'est rien d'autre qu'une façon d'être, par exemple "émotionnée", "en attente", etc. Lorsque j'imagine un objet, la conscience n'est pas située à l'extérieur, désengagée et neutre face à une telle opération ; la conscience est dans ce cas un engagement qui se réfère à ce quelque chose qui est imaginé. Même dans le cas de l'apperception mentionnée ci-dessus, il faut parler d'une conscience dans une attitude apperceptive.

Il ressort de ce qui précède qu'il n'y a de conscience que de quelque chose et que ce quelque chose renvoie à un type de monde (naïf, naturel ou phénoménologique ; "externe" ou "interne"). On aide donc pas la compréhension en étudiant un état de peur du danger, par exemple, en supposant que l'on étudie un type d'émotion sans intérêt pour les autres fonctions de la conscience, dans une sorte de schizophrénie descriptive.<sup>41</sup> Les choses sont très différentes, car dans la peur du danger, toute la conscience est en situation de danger et même si elle peut reconnaître d'autres fonctions telles que la perception, le raisonnement et la mémoire, toutes apparaissent dans cette situation comme transférées dans leurs actions par la situation de danger, comme une fonction du danger. Cette conscience est donc une manière globale d'être dans le monde et un comportement global vis-à-vis du monde. Et si nous parlons des phénomènes psychiques en termes de synthèse, nous devons savoir à quelle synthèse nous nous référons et quel est notre point de départ pour comprendre ce qui nous éloigne d'autres conceptions qui parlent également de "synthèse", de "globalité", de "structure", etc.<sup>42</sup>

D'autre part, une fois établi le caractère de notre synthèse, rien ne nous empêchera d'entrer dans tout type d'analyse qui nous permettra de clarifier ou d'illustrer notre exposé. Mais ces analyses seront toujours incluses dans un contexte plus large, et l'objet ou l'acte considéré ne peut être indépendant de ce contexte, ni isolé de sa référence à autre chose.

Il en sera de même pour les "fonctions" psychiques qui travailleront en action conjointe selon la façon d'être de la conscience au moment où nous la considérons.

---

40 ...Qu'est-ce qu'être la conscience dans le monde ? C'est être toute la conscience engagée dans une situation (calculant, en sommeil, etc.). C'est une façon d'être globale dans le monde. L'activité de la conscience est une façon d'être. Être dans le sens vers le monde. La conscience en soi n'existe pas. La conscience est toujours être d'une certaine manière, dans quelque chose. Elle est toujours conscience de quelque chose et vers quelque chose. Ma conscience est de mauvaise foi, angoissée, calculant, etc. C'est une manière d'être vers monde. La conscience est en fin de compte la conscience du monde. La nature s'oriente avec l'intention de la conscience. La conscience tend à être dans le monde. La conscience, même dans le replis sur soi, modifie le monde. La conscience est une manière d'être dans le monde, avec l'intention de le transformer. La conscience est toujours engagée dans la direction où elle se trouve.

41 Façon d'être dans le monde. Je reconnais le tréfond du... ( ? )

42 Note 5 du livre *Contributions à la pensée*. "Tout fait psychique est une synthèse, tout fait psychique est une forme et a une structure. Telle est l'affirmation sur laquelle s'accordent tous les psychologues contemporains. Et, certes, cette affirmation coïncide pleinement avec les données de la réflexion. Malheureusement, elle trouve son origine dans des idées a priori : elle s'accorde avec les données du sens interne, mais n'en provient pas. Il s'ensuit que l'effort des psychologues a été analogue à celui des mathématiciens qui veulent trouver le continu au moyen d'éléments discontinus ; ils ont voulu trouver la synthèse psychique à partir d'éléments fournis par l'analyse a priori de certains éléments métaphysico-logiques. L'image est l'un de ces éléments et représente à notre avis l'échec le plus complet de la psychologie synthétique. On a essayé de la rendre ductile, de l'affiner, de la rendre aussi subtile, aussi transparente que possible, afin qu'elle n'empêche pas les synthèses de se constituer. Et, lorsque certains auteurs se sont aperçus que, même ainsi déguisés, ils devaient nécessairement rompre la continuité du courant psychique, ils l'ont complètement abandonnée, comme une entité purement scolastique. Mais ils n'ont pas vu que leur critique était dirigée contre une certaine conception de l'image, et non contre l'image elle-même. Tout le mal venait du fait qu'on arrivait à l'image avec l'idée de synthèse, au lieu d'extraire une certaine conception de la synthèse à partir d'une réflexion sur l'image. Le problème suivant a été posé : comment concilier l'existence de l'image avec les nécessités de la synthèse (sans se rendre compte que la conception atomiste de l'image était déjà contenue dans la manière même de formuler le problème). En effet, la réponse doit être claire : l'image ne peut en aucun cas être conciliée avec les nécessités de la synthèse, si elle reste un contenu psychique inerte. Elle ne peut entrer dans le flux de la conscience si elle n'est pas elle-même une synthèse et non un élément. Il n'y a pas, il ne pourrait pas y avoir d'images dans la conscience. Mais l'image est un certain type de conscience. L'image est un acte et non une chose. L'image est la conscience de quelque chose. J-P. Sartre, Op. Cit, p.161-162.

Voulons-nous dire, alors, qu'en pleine veille et devant un problème mathématique qui occupe tout notre intérêt, des sensations, des perceptions et des images sont à l'œuvre, puisque l'abstraction mathématique, pour se réaliser, doit échapper à toutes sortes de "distractions" ? Nous affirmons qu'une telle abstraction n'est pas possible si le mathématicien ne dispose pas de registres sensationnels de son activité mentale, s'il ne perçoit pas la succession temporelle de son discours, s'il n'imagine pas à travers des signes ou des symboles mathématiques (conventionnellement acceptés puis mémorisés). Et si, enfin, le mathématicien veut travailler sur les significations, il devra reconnaître que celles-ci ne sont pas indépendantes des expressions formellement affichées devant ses yeux ou devant sa représentation.

Mais nous allons encore plus loin en affirmant que d'autres fonctions agissent simultanément, en disant que le niveau de veille dans lequel se déroulent les opérations n'est pas isolé des autres niveaux d'activité de la conscience ; il n'est pas isolé des autres opérations qui s'accomplissent dans le demi-sommeil ou le sommeil.

Et c'est cette simultanéité du travail des différents niveaux qui nous permet parfois de parler d'"intuition", d'"inspiration", ou de "solution inattendue", et qui apparaît comme une irruption dans le discours logique, apportant ses propres schémas dans le contexte de la mathématisation, que nous considérons dans ce cas.

La littérature scientifique est pleine de problèmes dont les solutions apparaissent dans des activités postérieures à celles du discours logique et qui montrent précisément l'engagement de toute la conscience dans la recherche de solutions à de tels problèmes<sup>43</sup>.

Afin d'affirmer ce qui précède, nous ne nous appuyons pas sur des schémas neurophysiologiques qui confirment ces affirmations par l'utilisation d'activités enregistrées par électroencéphalogramme. Nous ne faisons pas non plus appel à l'action d'un supposé "subconscient" ou "inconscient" ou d'un autre mythe de l'époque dont les prémisses scientifiques sont mal formulées. Nous nous appuyons sur une psychologie de la conscience qui admet divers niveaux de travail et des opérations de prééminence différente dans chaque phénomène psychique, toujours intégrés dans l'action d'une conscience globale.<sup>44</sup>

#### **4. Le registre interne qui place l'image "quelque part".**

un caractère graphique que je visualise sur l'écran qui lui est relié. J'associe le mouvement de mes doigts à chaque lettre et automatiquement les phrases s'enchaînent, suivant mes pensées. En fermant les paupières, je cesse de penser au discours précédent pour me concentrer sur le clavier. D'une certaine manière, je l'ai "sous les yeux", représenté par des images visuelles, presque une image miroir de la perception que j'avais avant de fermer les yeux. Je me lève de ma chaise, fais quelques pas dans la pièce, ferme à nouveau les paupières et, me souvenant du clavier, je l'imagine globalement derrière mon dos, car si je veux l'observer tel qu'il était présenté avant ma perception, je dois le mettre en position "devant mes yeux". Pour ce faire, soit je tourne mentalement mon corps, soit je "déplace" la machine de "l'espace extérieur" pour la placer devant moi. La machine est maintenant "devant mes yeux", mais j'ai produit une dislocation de l'espace car, devant moi, si j'ouvre les paupières, je verrai une fenêtre.

Il m'est apparu clairement que l'emplacement de l'objet dans la représentation est placé dans un "espace" qui peut ne pas coïncider avec l'espace dans lequel la perception originale a eu lieu.

Je peux aussi imaginer le clavier placé dans la fenêtre devant moi et faire un zoom avant ou arrière.

Si nécessaire, je peux augmenter ou diminuer la taille de la scène entière ou de certains de ses composants ; je peux aussi déformer ces corps et, enfin, rien ne m'empêche de changer leur coloration.

Mais je découvre des impossibilités. Je ne peux pas, par exemple, imaginer ces objets sans couleur, même si je les rends "transparents", puisque cette "transparence" marquera des contours ou des différences de couleur ou peut-être des "ombres" différentes. Il est clair que je prouve que l'extension et la couleur ne sont pas des contenus indépendants et que je ne peux donc pas non plus imaginer la couleur sans extension. Et c'est précisément ce qui me fait réfléchir au fait que, si je ne peux pas représenter la couleur sans extension,

---

43 ...Napoléon ? ??? Les valeurs.

44 Lorsqu'une conscience est émotionnée, c'est une manière globale d'être dans le monde. La conscience n'existe pas en soi. Il n'y a pas de conscience sans activité. Elle est toujours en fonction de quelque chose et vers quelque chose. Même dans le repli sur soi, la conscience modifie le monde et crée des modifications. La conscience a toujours l'intention de transformer le monde. Dans la veille, il y a aussi le sommeil et le demi-sommeil (dans une mesure différente).

l'extension de la représentation dénote également la "spatialité" dans laquelle se trouve l'objet représenté. C'est cette spatialité qui nous intéresse.

## Chapitre II

### Localisation de ce qui est représenté dans la spatialité de la représentation

#### 1. les différents types de perception et de représentation<sup>45</sup>

Les psychologues de tous les temps ont dressé de longues listes de sensations et de perceptions et, de nos jours, avec la découverte de nouveaux récepteurs nerveux, on commence à parler de thermorécepteurs, de barorécepteurs, de détecteurs internes d'acidité et d'alcalinité, etc.

Aux sensations correspondant aux sens externes s'ajoutent celles correspondant aux sens diffus comme les sensations kinesthésiques (mouvement et positionnement du corps) et les sensations cénesthésiques (registre général de l'intracorporel et de la température, de la douleur, etc. qui, bien qu'expliquées en termes de sens tactile interne, ne s'y réduisent pas).<sup>46</sup>

Pour nos explications, ce qui précède est suffisant, sans prétendre épuiser les registres possibles correspondant aux sens externes et internes et aux multiples combinaisons perceptives entre l'un et l'autre.

Il est donc important d'établir un parallélisme entre les représentations et les perceptions génériquement qualifiées d'"internes" ou d'"externes".

Il est regrettable que la représentation ait été si souvent limitée aux images visuelles<sup>47</sup> et que, par ailleurs, la spatialité soit presque toujours référée au visuel alors que les perceptions et représentations auditives désignent aussi les sources de stimuli situées dans un certain "lieu", ainsi que les perceptions tactiles, gustatives, olfactives et bien sûr celles qui se réfèrent à la position du corps et aux phénomènes intracorporels.<sup>48 49</sup>

#### 2. interaction de l'image référée à des sources perceptives différentes

Dans l'automatisme évoqué dans notre exemple, il y avait un lien entre le flux de mots et le mouvement des doigts qui tapaient sur la machine et imprimaient des caractères graphiques sur l'écran.

Il est clair qu'il a été possible d'associer des positions spatiales précises à des registres kinesthésiques et que, en l'absence de spatialité dans ces derniers, une telle association aurait été impossible. Mais il est également intéressant de voir comment la pensée en mots se traduit par des mouvements de doigts associés à des positions clés. Cette "traduction" est assez fréquente et se produit avec des représentations basées sur des perceptions de différents sens. Pour donner un exemple : il suffit de fermer les paupières et d'écouter différentes sources sonores pour voir comment les globes oculaires ont tendance à se déplacer dans la direction de la perception acoustique. Ou encore, en imaginant un air de musique, de voir comment les

---

45 Le représentant (l'acte) = noesis. Le représenté (l'objet) = noema.

46 ...Il ne s'agit pas seulement de sensations tactiles internes. Par exemple, les températures, les pressions et les tensions ont des capteurs différents. Il ne s'agit pas seulement de sensations tactiles internes.

47 C'est probablement cette confusion qui a conduit des penseurs comme Bergson à affirmer : "Une image peut être sans être perçue ; elle peut être présente sans être représentée".

48 Note 7 du livre *Contributions à la pensée*. Dès 1943, on a observé en laboratoire que des individus différents avaient tendance à préférer les images auditives, tactiles et kinesthésiques aux images visuelles. Cela a conduit G. Walter, en 1967, à formuler une classification en types imaginatifs de prédominance différente. Indépendamment de l'exactitude de cette présentation, les psychologues ont commencé à se rendre compte que la reconnaissance de son propre corps dans l'espace ou le souvenir d'un objet n'était souvent pas basé sur l'image visuelle. De plus, le cas de sujets parfaitement normaux décrivant leur "cécité" en termes de représentation visuelle a commencé à être pris au sérieux. Il n'était plus question, sur la base de ces vérifications, de considérer l'image visuelle comme le noyau du système de représentation, jetant les autres formes imaginatives dans la poubelle de la "désintégration eidétique", ou dans le champ de la littérature où les idiots et les attardés disent des choses comme celles-ci : "Je ne l'ai pas vu, mais je l'ai vu" : "Je ne la voyais pas, mais mes mains la voyaient, et j'entendais qu'il faisait nuit, et mes mains voyaient la pantoufle, mais je ne la voyais pas, mais mes mains voyaient la pantoufle, et j'étais agenouillé là, entendant qu'il faisait nuit. W. Faulkner. *Le bruit et la fureur*, Paris, Folio Gallimard, p. 93.

49 ...Dans d'autres cultures, représenter le Prophète dans un tableau est de l'idolâtrie, et ils utilisent d'autres types d'images et ont un problème avec l'idée grecque de "voir" avec l'œil.

mécanismes de phonation tendent à s'ajuster (surtout dans les aigus et les graves). Ce phénomène de "verbération" est indépendant du fait que l'air musical ait été imaginé comme chanté ou "fredonné" par le sujet, ou que la représentation ait été faite sur la base d'un orchestre symphonique. Et c'est le fait de qualifier les sons aigus d'"aigus" et les sons graves de "graves" qui révèle la spatialité et le positionnement de l'appareil phonatoire associé aux sons.

Mais il y a aussi un jeu entre d'autres images correspondant à des significations différentes, et en la matière, le dicton populaire informe mieux que de nombreux traités. De l'amour "doux" au goût "amer" de la "défaite", en passant par les mots "durs", les idées "sombres", les "grands" hommes, les "feux" du désir, les pensées "tranchantes", etc.<sup>50</sup>

Il n'est donc pas étonnant que de nombreuses allégorisations dans les rêves, le folklore, les mythes, les religions et même dans les rêves quotidiens soient basées sur ces traductions d'un sens à un autre et donc d'un système d'images à un autre. Ainsi, lorsqu'un grand feu apparaît dans un rêve et que le sujet se réveille avec de fortes brûlures d'estomac, ou lorsqu'un enchevêtrement de jambes dans les draps dicte des images d'enfoncement dans des sables mouvants, la chose la plus appropriée à faire semble être une investigation exhaustive des phénomènes qui nous occupent au lieu d'ajouter à ces dramatisations, de nouveaux mythes pour interpréter l'immédiat.<sup>51</sup>

### 3. La capacité de transformer la représentation

Dans notre exemple, nous avons vu que le clavier pouvait être modifié dans sa couleur, sa forme, sa taille, sa position, sa perspective, etc. Il est clair qu'en plus, nous pouvons complètement "recréer" notre objet au point de le rendre méconnaissable par rapport à l'original.

Mais si, finalement, notre clavier devient une pierre (comme le prince devient un crapaud), même si toutes les caractéristiques de notre nouvelle image sont celles d'une pierre, cette pierre sera pour nous le clavier converti.... Cette reconnaissance sera possible grâce à la mémoire, à l'histoire que nous gardons vivante dans notre représentation. La nouvelle image visuelle doit donc être une structuration qui n'est plus visuelle mais d'un autre type.<sup>52</sup> C'est précisément la structuration dans laquelle l'image est donnée qui permet d'établir des reconnaissances, des climats et des tonalités affectives, qui font l'objet en question, même s'il a disparu ou s'il est gravement modifié.<sup>53</sup>

Inversement, on peut observer que la modification de la structure générale produit des variations dans l'image (telle qu'elle est mémorisée ou superposée à la perception).<sup>54</sup>

Nous nous trouvons dans un monde dont la perception semble nous informer sur ses variations, tandis que l'image, actualisant la mémoire, nous incite à réinterpréter et à modifier les données issues de ce monde. Ainsi, à chaque perception correspond une représentation qui modifie infailliblement les données de la

---

50 ...La poésie travaille avec une certaine contrebande sensorielle, traduisant d'un sens à l'autre.

51 Il est préférable d'économiser les hypothèses et de ne pas ajouter une nouvelle allégorie pour expliquer quelque chose (Œdipe, par exemple).

52 La estructuración de la imagen va mucho más allá de la clasificación de auditivas, táctiles, etc. En realidad, las imágenes son estructuraciones complejas.

53 Dans l'historicité de l'image, c'est tout un peuple qui peut vivre un changement de représentation. Il peut aussi y avoir des comportements très différents face aux perceptions de ??????. Des contenus culturels communs peuvent donner la même historicité à une représentation et des comportements similaires.

54 Note 8 du livre *Contributions à la pensée*. Rappelons ici l'exemple donné par Sartre dans l'Esquisse d'une théorie des émotions, lorsqu'il souligne la modification de l'espace perçue en présence d'un animal féroce qui, bien qu'enfermé derrière de solides barreaux, lorsqu'il bondit menaçant vers nous, nous impressionne comme si la distance qui nous sépare avait disparu. Cette modification de la "spatialité" est également soulignée par Kolnai dans *Le dégoût*. Il y décrit le sentiment de dégoût comme une défense contre l'"avancée" du tiède, du visqueux et du diffus vital qui s'approche jusqu'à "coller" à l'observateur. Pour lui, le réflexe de vomissement contre "le dégoûtant" est un rejet, une expression viscérale d'une sensation qui est "entrée" dans le corps. Il nous semble que dans les deux cas mentionnés ci-dessus, c'est la représentation qui joue un rôle substantiel et qui, se superposant à la perception, finit par modifier cette dernière. Ainsi, tout le "danger" ignoré par l'enfant devient pertinent chez l'adulte ou chez la personne qui a subi une mésaventure antérieure. Dans l'autre cas, le rejet du "dégoûtant" est généralement pondéré par des souvenirs associés à l'objet ou à certains aspects de l'objet. S'il n'en était pas ainsi, il serait inexplicable que certains mets gastronomiques soient inacceptables pour un peuple et répugnants pour un autre. D'ailleurs, comment comprendre la phobie ou la peur "injustifiée" d'une personne envers un objet qui, aux yeux d'une autre, est inoffensif ? C'est dans l'image, ou plutôt dans la structuration de l'image que la différence avec l'objet apparaît, car la perception ne diffère pas si extraordinairement entre sujets normaux.

"réalité".<sup>55</sup> En d'autres termes, la structure perception-image est un comportement de la conscience dans le monde, dont le sens est la transformation de ce monde.<sup>56 57</sup>

#### 4. Reconnaissance et non-reconnaissance du perçu

Lorsque je vois le clavier, je peux le reconnaître grâce aux représentations qui accompagnent les perceptions de cet objet. Si, par une circonstance inconnue, le clavier avait subi une modification importante, lorsque je le reverrai, j'éprouverai une non-correspondance avec les représentations que j'en ai. Ainsi, un large éventail de phénomènes psychiques pourrait être associé à ce fait. De la surprise désagréable, à l'ignorance de l'objet qui se présenterait à moi comme "autre" que celui que je pensais trouver. Mais cet "autre" non-coïncident allait révéler le décalage entre les nouvelles perceptions et les anciennes images. À ce moment-là, je comparerais les différences entre le clavier dont je me souviens et le clavier actuel.

L'ignorance quant à un nouvel objet qui m'est présenté est, en réalité, une re-connaissance de l'absence du nouvel objet par rapport à une image correspondante. C'est ainsi que, très souvent, j'essaie d'accommoder la nouvelle perception à des interprétations "comme si".<sup>58 59</sup>

Nous avons vu que l'image a la capacité de rendre l'objet indépendant du contexte dans lequel il a été perçu. Elle possède une plasticité suffisante pour modifier et disloquer ses références. Ceci est correct de telle sorte que la réadaptation de l'image à la nouvelle perception n'offre pas de difficultés majeures (difficultés qui sont évidentes dans les faits attachés à l'image elle-même, tels que les phénomènes émotionnels et les tonalités corporelles qui accompagnent la représentation). Par conséquent, l'image peut transiter (en se transformant) à travers différents temps et espaces de conscience. Ainsi, je peux, dans ce moment présent de la conscience, conserver l'image passée de cet objet qui a été modifié, et je peux aussi l'étendre vers des modifications supposées de ce qu'il "deviendrait", ou des manières d'être possibles de l'objet considéré.<sup>60</sup>

#### 5. Image de la perception et perception de l'image

À toute perception correspond une image, et ce fait est donné en structure. En ce qui concerne l'affectivité et le tonus corporel, nous constatons qu'ils ne peuvent être étrangers à cette globalité de la conscience.<sup>61</sup>

---

55 ...Il met à jour et modifie les données agissantes. Il suffit de percevoir la réalité pour la modifier.

56 Note 9 du livre *Contributions à la pensée*. Il est entendu que lorsque nous parlons de "monde", nous nous référons à la fois au soi-disant "interne" et au soi-disant "externe". Et il est également clair que l'acceptation de cette dichotomie est donnée parce que nous nous plaçons, à ce niveau de l'exposé, dans la position naïve ou habituelle. Nous ne pensons pas qu'il soit superflu de rappeler ce qui a été dit au chapitre 1, paragraphe 1, concernant la rechute naïve dans le monde du "psychique naturel".

57 ...Il s'agit d'une structure intentionnelle de transformation du monde. Elle est la source de l'activité de la conscience, la structure perception-image. Si l'image-perception n'avait pas été structurée de cette manière (vers la transformation du monde), il n'y aurait pas eu de levier.

58 Comme si cet objet était plus ou moins similaire à un autre objet que je connais ; comme si quelque chose était arrivé à un objet connu ; comme s'il lui manquait une caractéristique pour devenir un autre objet connu, etc.

59 ...Certes, je n'ai pas eu d'expérience similaire. La nouveauté ne peut pas être présentée telle qu'elle est parce qu'elle n'a pas de comparaison avec d'autres. Les difficultés ne sont pas dans la nouveauté mais dans les difficultés de représentation des personnes.

60 Les récepteurs sensoriels ont d'abord été découverts, puis l'existence des sensations en a été déduite. Les Grecs parlent de voir avec l'œil. Les musulmans ne sont pas visuels. Il y a des gens tout à fait normaux qui ne travaillent pas avec des images visuelles, mais qui travaillent toujours avec des représentations, en traduisant des images. Le poétique travaille avec des traductions d'impulsions. L'historicité des représentations à l'échelle sociale peut changer la perception de tout un peuple. Ceci est d'un grand intérêt dans ses conséquences, notamment dans le domaine de la psychologie. Dès le plus jeune âge, la structure perception-image fonctionne. Il y a une transformation active du perçu. La structure perception-image est une structure intentionnelle qui s'engage dans la transformation du monde. La structure perception-image en tant qu'intentionnalité tournée vers le monde. Je vais avec l'image en cherchant à les reconnaître dans les perceptions et non l'inverse. En réalité, la grande difficulté du nouveau est son "absence" dans la conscience de l'autre. Ce sont les phénomènes attachés à l'image qui entravent le travail de représentation. Tout le travail transférentiel, auto-transférentiel et les autres domaines du travail interne trouvent ici leur justification théorique, leur fondement théorique. Ce sont les phénomènes annexes (irritation, tonalités) qui provoquent cette perturbation. L'image est le transporteur par excellence. De nombreux domaines du travail transférentiel et auto-transférentiel trouvent leur question théorique, leurs fondements théoriques, dans le travail d'étude, le fondement qui a du poids.

61 ...Intention fixée sur le monde, pour le modifier. La conscience travaille sur les structures de la perception-image. Le ?????????? une façon d'être conscient dans le monde, l'affectivité et le tonus corporel doivent également être affectés.

Nous avons évoqué plus haut le cas du suivi de perceptions et d'images traduites, dans l'accommodation de l'appareil de phonation et le déplacement des globes oculaires à la recherche, par exemple, d'une source sonore. Cependant, il est plus facile de se placer dans le même registre perceptif-représentationnel-moteur pour suivre la description.

Ainsi, si je ferme les paupières devant le clavier, je pourrai étendre mes doigts et suivre l'image qui, dans ce cas, agira comme un "traceur" de mes mouvements avec une précision approximative. Si, en revanche, je déplace l'image vers la gauche de l'espace de représentation, mes doigts suivront le "traçage" vers la gauche et il est clair qu'ils ne coïncideront pas avec le clavier externe. Si j'"internalise" ensuite l'image vers le centre de l'espace de représentation (en plaçant l'image du clavier "dans ma tête"), le mouvement de mes doigts aura tendance à être inhibé. Inversement, si j'"externalise" l'image plusieurs mètres en avant, j'éprouverai la tendance non seulement de mes doigts mais aussi de zones plus larges de mon corps dans cette direction.<sup>62</sup>

Si les perceptions du monde "externe" correspondent à des images "externalisées" ("à l'extérieur" du registre cénesthésico-tactile de la tête, "à l'intérieur" de la limite de laquelle reste le "regard" de l'observateur), les perceptions du monde "interne" correspondent à des représentations "internalisées" ("à l'intérieur" des limites du registre cénesthésico-tactile, qui à son tour est "regardé" également "à l'intérieur" de cette limite, mais déplacé de sa position centrale qui est maintenant occupée par le "regardé"). Cela montre une certaine "externalité du regard" qui observe ou expérimente n'importe quelle scène. En élargissant le cas, je peux observer le "regard", auquel cas l'"observation" en tant qu'acte devient externe par rapport au "regard" en tant qu'objet qui occupe désormais la place centrale. Cette "perspective" montre qu'en plus de la "spatialité" du représenté en tant que contenu non indépendant (comme l'a expliqué Husserl), il existe une "spatialité" dans la structure objet-regard. On pourrait dire qu'en réalité, il ne s'agit pas d'une "perspective" au sens spatial interne, mais d'actes de conscience qui, lorsqu'ils sont conservés, apparaissent comme continus et produisent l'illusion d'une "perspective". Mais même s'il s'agit de rétentions temporelles, elles ne peuvent échapper, en tant que représentations, au fait d'être des contenus non indépendants et donc soumis à la spatialité, qu'il s'agisse d'un objet ponctuel représenté ou de la structure objet-regard.

Certains psychologues ont remarqué ce "regard" porté sur la représentation et l'ont confondu soit avec le "moi", soit avec le "focus attentionnel", probablement en raison de leur ignorance de la distinction entre actes et objets de conscience et, bien sûr, en raison de leurs préjugés sur l'activité de la représentation.<sup>63</sup> Or, face à un danger imminent, par exemple le tigre qui se précipite vers les barreaux de la cage devant moi, mes représentations correspondent à l'objet que je reconnais d'ailleurs comme dangereux.<sup>64</sup> Les images qui correspondent à la reconnaissance du "dangereux" externe sont structurées par les perceptions (et donc les représentations) ultérieures de l'intracorps, qui deviennent particulièrement intenses dans le cas de la "conscience en danger" en modifiant la perspective à partir de laquelle l'objet est observé, obtenant ainsi le registre du "raccourcissement de l'espace" entre moi et le dangereux. Ainsi, l'action des images en différents lieux de l'espace de représentation modifie très clairement (comme nous l'avons déjà vu à propos des images "traçantes") le comportement dans le monde.

En d'autres termes : le danger exalte la perception et les images correspondantes de son propre corps, mais cette structure est directement référée à la perception-image du dangereux (à l'extérieur du corps), ce qui assure la contamination, l'"invasion" du corps par le dangereux. Toute ma conscience est, dans ce cas, une conscience-en-danger dominée par le dangereux. Sans frontière, sans distance, sans "espace" extérieur dans la mesure où je sens le danger en moi, pour moi (à l'intérieur de moi), à l'"intérieur" de l'espace de représentation, dans le registre cénesthésico-tactile de ma tête et de ma peau. Et ma réaction la plus immédiate, la plus "naturelle" est de fuir le danger, de me fuir moi-même en danger (en déplaçant les images

---

62 ...Je pouvais mal dessiner mes images et produire des erreurs. Le cas de la paralysie due à des troubles psychologiques. À cause d'un mauvais positionnement de l'image traçante. "Il a eu un choc et ne s'est plus levé. Ne parlons pas d'une difficulté organique, (il manque le "câble" qui transporte l'électricité).

63 Note 11 du livre *Contributions à la pensée*. Nous utilisons le mot "regard" dans un sens plus large que celui qui se réfère au sens visuel. Il serait peut-être plus exact de parler de "point d'observation". Ceci étant précisé, lorsque nous disons "regard", nous pouvons nous référer à un registre d'observation non visuel mais qui rend compte d'une représentation (par exemple kinesthésique).

64 ...Les thèmes ?? coprésents ?? et émotionnels liés à la perception (que je reconnais comme dangereuse) et à l'historicité. Le danger (dû à l'historicité) produit des changements dans ma posture, mon tonus corporel et mes émotions. Je n'ai pas une perception ?????, le registre des sensations corporelles "à l'intérieur". Le raccourcissement de l'espace se situe entre le regard et l'image du dangereux qui occupe désormais la place centrale.

traçantes de mon espace de représentation dans la direction opposée au danger et vers l'"extérieur" de mon corps). Si, dans ce cas, par un processus d'autoréflexion, je décidais de rester face à ce qui est dangereux, je devrais le faire en "luttant avec moi-même", en rejetant ce qui est dangereux en moi, en mettant une distance mentale entre la compulsion de fuite et le danger, par le biais d'une nouvelle perspective. Je devrais, en somme, modifier la localisation des images dans la profondeur de l'espace de représentation et, par conséquent, la perception que j'en ai.<sup>65</sup>

## Chapitre III

### Configuration de l'espace de représentation

#### 1) Variations de l'espace de représentation dans les niveaux de conscience

Il est généralement admis que, pendant le sommeil, la conscience abandonne ses intérêts quotidiens en négligeant les stimuli des sens externes et y répond, exceptionnellement, lorsque les impulsions dépassent un certain seuil ou lorsqu'elles atteignent un "point d'alerte".

Cependant, pendant le sommeil onirique, la profusion d'images révèle l'énormité des perceptions corrélatives qui ont lieu dans une telle situation. D'autre part, les stimuli externes sont non seulement atténués mais transformés afin de maintenir ce niveau.<sup>66</sup>

Cette façon d'être de la conscience dans le rêve n'est certainement pas une façon de ne pas être dans le monde, mais une façon particulière d'y être et d'agir, même si cette action est dirigée vers le monde intérieur. Ainsi, si pendant le rêve les images tendent à transformer les perceptions extérieures et contribuent ainsi à maintenir le niveau, elles contribuent également aux tensions et distensions profondes et à l'économie énergétique de l'intracorps. C'est également le cas des images de la "rêverie", et c'est précisément à ce niveau intermédiaire que l'on a accès aux scénarisations des impulsions traduites d'un sens à l'autre.

À son tour, en veille, l'image contribue non seulement à la reconnaissance de la perception, mais tend également à lancer l'activité du corps vers le monde extérieur. Ces images procurent aussi nécessairement un registre interne et finissent donc par influencer le comportement de l'intracorps.<sup>67 68</sup> Mais cela n'est que secondairement perceptible lorsque l'attention se porte sur la tonicité musculaire et l'action motrice. Quoi qu'il en soit, la situation change rapidement lorsque la conscience est configurée "émotionnellement" et que le registre de l'intracorps s'amplifie tandis que les images continuent d'agir sur le monde extérieur ou, parfois, inhibent toute action en tant qu'"accommodation tactique du corps" à la situation, ce qui peut alors être interprété comme une attitude bonne ou mauvaise, mais qui est certainement une adaptation comportementale au monde.<sup>69</sup> Comme nous l'avons vu, les images, dans leur référence à l'extériorité ou à l'intériorité, doivent, pour opérer, se situer à différentes profondeurs de l'espace de représentation.

---

65 "Spatialité" dans la structure objet-regard, il y a une distance, etc. Il n'est pas nécessaire de faire intervenir le "Moi" pour tout expliquer lorsque nous sommes satisfaits de nos éléments. Je fais l'expérience du "dangereux" parce qu'il existe en moi. Il y a des registres internes avec des sensations fortes. Le raccourcissement se produit dans l'espace interne entre le "problème" et mon document interne. La vertu du courage est un changement de perspective.

66 Note 12 du livre *Contributions à la pensée*. La tendance au maintien du niveau est également présente dans la veille, car dans ce niveau, les attitudes d'abandon des intérêts quotidiens sont rejetées. La veille et le sommeil tendent à épuiser leurs cycles respectifs et à se substituer l'un à l'autre dans une séquence plus ou moins prévisible, contrairement aux cas de "rêve éveillé" et de sommeil paradoxal avec des images visuelles, qui font irruption à des moments différents des niveaux susmentionnés. Peut-être cette situation intermédiaire, que l'on pourrait appeler "demi-sommeil", correspondent des ré-accommodations, ou des "prise de distance", qui permettent de conserver ce niveau.

67 Note 13 du livre *Contributions à la pensée*. Comment expliquer la somatisation sans comprendre la fonction de modification corporelle de l'image interne ? La compréhension de ce phénomène devrait contribuer au développement d'une médecine psychosomatique dans laquelle le corps et ses fonctions (ou dysfonctionnements) devraient être globalement réinterprétés dans le contexte de l'intentionnalité. Le corps humain serait ainsi considéré comme une prothèse de la conscience dans son action vers le monde.

68 ...En mentant sur soi-même, il peut produire des modifications du corps. Autrement dit, des transformations internes, agissant sur la transformation de son intracorps.

69 ...Il reste immobile face au danger. Dans les situations émotionnelles, la réaction peut être différente de la "normale". Il peut également répondre en s'évanouissement, avec des aménagements tactiques qui fonctionnent parfois et parfois non.

Pendant le sommeil, je peux voir les images comme si je les observais depuis un point situé dans la scène elle-même (comme si j'étais dans la scène et que je voyais depuis "moi" sans me voir depuis "l'extérieur"). Dans une telle perspective, je devrais croire que je ne vois pas des "images" mais la réalité perceptive elle-même (puisque je n'ai pas le registre de la limite à laquelle l'image est donnée, comme cela se produit à l'état de veille lorsque je ferme les yeux). Et c'est ce qui se passe. Je crois voir avec mes paupières ouvertes ce qui se passe "à l'extérieur" de moi. Cependant, les images traçantes ne mobilisent pas la tonicité corporelle puisque la scène est réellement située dans l'espace de représentation, même si je crois percevoir le "dehors". Les globes oculaires suivent le déplacement des images, mais le mouvement corporel est assourdi, de la même manière que les perceptions provenant des sens externes sont assourdies et traduites. Ce cas est donc similaire au cas hallucinatoire, à la différence que dans ce dernier (comme nous le verrons plus loin), l'enregistrement de la frontière cénesthésique-tactile a disparu pour une raison quelconque, alors que dans l'état de rêve décrit, une telle frontière n'a pas disparu, mais ne peut tout simplement pas exister.

Ainsi placées, les images ne manquent pas de tracer leur action vers l'intracorps en utilisant différentes transformations et dramatisations, qui permettent également de restructurer les situations vécues, d'actualiser la mémoire et, au passage, de décomposer et recomposer les émotions primitivement structurées dans leurs images. Le rêve paradoxal (et dans une certaine mesure le "rêve éveillé") remplit des fonctions importantes, parmi lesquelles le transfert de climats affectifs à des images transformées ne peut être négligé.<sup>70 71</sup>

Mais il existe au moins un autre cas différent de placement dans la scène onirique. Celui où je me vois "de l'extérieur", c'est-à-dire que je vois la scène dans laquelle je suis inclus en train d'accomplir des actions, à partir d'un point d'observation "extérieur" à la scène. Ce cas est similaire à celui où je me vois "de l'extérieur" à l'état de veille (comme c'est le cas lorsque je représente, théâtralise ou feint une certaine attitude). La différence est que, dans la veille, j'ai une perception de moi-même (je régule, contrôle, modifie mon comportement) alors que dans le rêve, je "crois" que la scène se déroule conformément à sa présentation, situation dans laquelle l'autocritique est atténuée. Par conséquent, la direction du rêve dans sa séquence semble échapper à mon contrôle.<sup>72 73</sup>

## 2) Variations de l'espace de représentation dans les états altérés de conscience

Nous laisserons de côté les différences classiquement établies entre illusion et hallucination,<sup>74</sup> pour entrer dans les phénomènes d'états modifiés de conscience, en nous référant à certaines images qui, de par leurs caractéristiques, sont souvent confondues avec des perceptions du monde extérieur. Bien sûr, un "état altéré" n'est pas seulement cela, mais c'est ce qui nous intéresse ici. Quelqu'un pourrait, à l'état de veille, "projeter" des images en les confondant avec de simples perceptions du monde extérieur. Il y croirait alors comme y croyait le dormeur du premier type, dont il a été question dans le paragraphe précédent. Dans ce cas, le rêveur ne distinguait pas l'espace externe de l'espace interne car la limite cénesthésico-tactile de la tête et des yeux ne pouvait pas être située dans ce système de représentation. De plus, la scène et le regard du sujet se situaient dans l'espace de représentation sans aucune notion d'"intérieurité".

D'après ce qui précède, si une personne en état de veille perd la notion d'"intérieurité", c'est parce que le registre de séparation entre l'"extérieur" et l'"intérieur" a, pour une raison ou une autre, disparu. Mais les images projetées "vers l'extérieur" garderaient leur pouvoir traçant, entraînant la motricité vers le monde.

---

70 Cependant, l'étude de ces sujets nous éloignerait de notre thème central. Une théorie complète de la conscience (ce qui n'est pas notre prétention actuelle) devrait rendre compte de tous ces phénomènes.

71 Grande activité du sommeil.

72 Pour pouvoir jouer son rôle, séparé de la pensée et du sentiment, je dois me voir de l'extérieur. Je dois surveiller mes mouvements, je dois me voir de l'extérieur, (cas de l'acteur). Il doit se voir sur scène, il doit manier le non senti, il doit accommoder son sens. L'hypocrite voit flou.

73 La fonction de modification sociale de l'image. En outre, l'acte mental répété de l'être humain sur son propre corps ou sur l'intracorps modifiera le corps au fil du temps. Selon les besoins de développement, nous savons que l'être humain bombarde continuellement son corps d'images. Exemple du président intérimaire pour illustrer l'inaction comme réponse à la situation. Lorsque j'imagine un objet dans ma tête, le point d'observation est déplacé dans l'espace de représentation. Aucune action n'est déclenchée vers le monde extérieur. Lorsque je fais la même chose pendant mon sommeil, le dormeur ne le sait pas. L'hypocrisie implique le besoin de se voir de l'extérieur.

74 L'illusion est la déformation de la perception. L'hallucination consiste à prendre pour des perceptions les images internes. L'illusion est une déformation de la perception, tandis que l'hallucination est la projection d'une image (interne) prise pour une perception.



Le sujet en question se trouverait dans un état particulier de "rêve éveillé", de demi-sommeil actif, et son comportement exprimé dans le monde extérieur perdrait toute efficacité objectale. Il pourrait dialoguer avec des personnes inexistantes, il pourrait effectuer des actions qui ne sont pas cohérentes avec les objets et les autres personnes.<sup>75</sup>

Une telle situation se produit souvent dans l'hypnose, le somnambulisme, les états fébriles et parfois lors de l'entrée ou de la sortie du sommeil.

Il est certain que dans les cas d'intoxication, d'effet de drogues et, pourquoi pas, de certaines perturbations mentales, le phénomène qui permet la projection d'images est corrélatif à certaines "anesthésies" cénesthésico-tactiles, puisque, privées de ces sensations comme références de division entre l'espace "externe" et "interne", les images perdent leur "frontière".<sup>76</sup> Certaines expériences en chambre de suppression sensorielle montrent que les "limites" du corps (flottant dans une solution saline saturée à la température de la peau, en plus du silence et de l'obscurité) disparaissent et que le sujet s'aperçoit que ses dimensions varient. Des hallucinations se produisent fréquemment, par exemple des papillons géants qui voltigent devant les yeux ouverts, que le sujet reconnaît plus tard comme "provenant" de son travail pulmonaire ou de ses difficultés pulmonaires.

On peut se demander, au vu de l'exemple : pourquoi le sujet a-t-il traduit et projeté comme des "papillons" avec ses registres pulmonaires ; pourquoi d'autres sujets dans la même situation ne souffrent-ils pas d'hallucinations et pourquoi des tiers projettent-ils des "ballons de gaz" en ascension ? Le thème des allégories correspondant à des pulsions intracorporelles ne peut être séparé de la mémoire personnelle, qui est aussi un système de représentation. Dans le cas des anciennes "chambres de suppression" (c'est-à-dire des grottes solitaires où se rendaient les mystiques d'autrefois), on obtenait également des résultats satisfaisants en termes de traductions et de projections hypnagogiques,<sup>77</sup> surtout si l'on observait un régime de jeûne, de prière, de sur-éveil et d'autres pratiques qui amplifiaient le registre de l'intracorporel. À cet égard, il existe de nombreux écrits dans la littérature religieuse mondiale, qui décrivent les procédures et les phénomènes obtenus. Et il est clair qu'en dehors des visions particulières de chaque expérimentateur, il y a celles qui correspondent aux représentations de la culture religieuse dans laquelle l'expérimentateur est inscrit.<sup>78</sup>

Il en va parfois de même aux frontières de la mort. Dans ces occasions, les projections correspondent aux particularités de chaque sujet, mais sont aussi liées à des éléments de leur culture et de leur époque. Même en laboratoire, les expériences avec le mélange de Meduna,<sup>79</sup> ou même avec les procédures d'hyperventilation, la pression carotidienne et oculaire, l'action du stroboscope, etc. déterminent chez beaucoup de personnes l'apparition d'images hypnagogiques avec un substrat personnel et culturel. Mais l'important, pour nous, réside dans la formation de ces images, dans la localisation du "regard" et de la "scène" à différentes profondeurs et niveaux de l'espace de représentation. En ce sens, les récits des sujets soumis à l'action de la caméra à suppression sensorielle sont presque toujours concordants (même en l'absence d'hallucinations) en ce qui concerne la difficulté de savoir exactement s'ils se trouvaient avec les

---

75 ...Le rite et la conscience magique n'agissent pas dans le monde objetal, mais ils peuvent agir dans le monde des autres consciences, en modifiant subjectivement le comportement des autres (tribu, sorciers, faiseurs de pluie).

76 Il serait très intéressant d'anesthésier les paupières ou des zones de la peau chez des sujets éveillés, pour observer comment la barrière et la notion de localisation de l'image sont perdues. Il serait certainement très intéressant d'anesthésier les paupières ou la peau du visage ou de la tête pour voir comment se placent les images qui sont "à l'intérieur". Les hallucinations devraient disparaître si l'on prend contact avec la limite, si l'on registre son propre corps, si l'on prend contact avec son propre corps (les électrochocs en sont un exemple).

77 Ce sont des images projetées, très vives et hypnagogiques. Chez les enfants, elles sont normales, bien présentées et réelles.

78 En réduisant ou en supprimant l'intensité des stimuli externes, il est intéressant d'augmenter les stimuli internes qui apparaîtront accrus et projetés vers l'extérieur. L'un des avantages du jeûne est qu'il produit une intoxication interne s'il est accompagné d'immobilité. S'il est accompagné d'une décoction, c'est encore mieux. L'état hypnogène : rétrécissement du champ sur un même objet. L'état hypnagogique : images projetées à l'extérieur. La formule consiste à perdre la notion de limite et à augmenter le registre de l'intracorporel. ...Il est important que dans ces pièces, en plus d'être éloignées du monde extérieur, sans lumière, sans chaleur ( ? ) semblable ( ? ) à l'intérieur extérieur, il est important que les impulsions de l'intracorporel soient renforcées (par le jeûne, par exemple). Il peut aussi le faire en mangeant trop, ou en sur veille. Le jeûne est intéressant car certaines intoxications se produisent dans l'intracorporel (s'il est immobile et sans manger). Phrases répétées (hypnogènes), rétrécissement du champ sur un seul objet (image fixe ou obsession). La formule : perdre la notion de limite et élargir la sensation de l'intracorporel.

79 Dioxyde de carbone.

paupières ouvertes ou fermées et, d'autre part, l'impossibilité de percevoir les limites de leur propre corps et de l'environnement dans lequel leur corps se trouvait, ainsi que le sentiment d'être "déplacés" en ce qui concerne la position de leurs membres et de leur tête.<sup>80</sup>

Mais il faut en tirer les conséquences. Entre autres : une auto-absorption de la représentation motrice, c'est-à-dire le placement de l'image plus "à l'intérieur" que ne l'exige le "traçage" (comme dans l'exemple du clavier placé "à l'intérieur" de la tête au lieu de "devant mes yeux"), empêche l'action vers le monde extérieur.<sup>81</sup> En ce qui concerne l'"anesthésie", la perte de la sensation de la "frontière" entre l'espace interne et externe empêche le positionnement correct de l'image qui, parfois "extériorisée", produit des effets hallucinatoires. Dans le demi-sommeil ("rêve éveillé" et sommeil paradoxal), l'internalisation des images agit dans l'intracorps. De même, en situation de "conscience émotionnée", de nombreuses images ont tendance à agir vers l'intracorps.<sup>82</sup>

### 3) Nature de l'espace de représentation

Nous n'avons pas parlé d'un espace de représentation en soi, ni d'un quasi-espace mental. Nous avons dit que la représentation en tant que telle ne peut être indépendante de la spatialité sans affirmer que la représentation occupe un espace. C'est la forme de la représentation spatiale que nous prenons en compte. Or, lorsque nous ne mentionnons pas de représentation et que nous parlons d'"espace de représentation", c'est parce que nous considérons l'ensemble des perceptions et des images (non visuelles) qui donnent le registre et la tonalité corporelle et consciente dans laquelle je me reconnais comme "moi", dans laquelle je me reconnais comme un "continuum", malgré le flux et le changement dont je fais l'expérience. Cet "espace de représentation" est donc tel non pas parce qu'il est un contenant vide à remplir par des phénomènes de conscience, mais parce que sa nature est la représentation, et que lorsque certaines images se produisent, la conscience ne peut que les présenter sous la forme d'une extension. Ainsi, nous aurions pu également souligner l'aspect matériel de la chose représentée, en nous référant à la substantialité, sans pour autant parler d'image au sens où le font la physique ou la chimie. Nous nous référerions alors à des données hylétiques, à des données matérielles qui ne sont pas la matérialité elle-même. Et, bien sûr, il ne viendrait à l'idée de personne de penser que la conscience a une couleur ou qu'elle est un continent coloré, parce que les représentations visuelles sont présentées en couleur.<sup>83</sup>

Une difficulté subsiste cependant. Lorsque nous disons que l'espace de représentation présente différents niveaux et profondeurs, parlons-nous d'un espace volumétrique, tridimensionnel, ou est-ce que la structure perceptivo-représentationnelle de ma cénesthésie se présente à moi de manière volumétrique ? Sans aucun doute, c'est cette dernière, et c'est grâce à elle que les représentations peuvent apparaître au-dessus ou au-dessous, à gauche ou à droite, en avant ou en arrière, et que le "regard" se situe également par rapport à l'image dans une perspective délimitée.

---

80 Note 15 du livre *Contributions à la pensée*. Sans aucun doute, les expériences décrites méritent de sagaces interprétations neurophysiologiques, mais celles-ci ne sont pas en rapport avec notre thématique, ni peuvent résoudre nos inconnues.

81 Note 16 du livre *Contributions à la pensée*. Après une forte peur ou après avoir subi un conflit important, le sujet peut constater que ses membres ne répondent plus à sa volonté ; la paralysie peut se maintenir brièvement ou se prolonger dans le temps. Des cas comme celui du mutisme soudain dû à un choc émotionnel appartiennent à la même gamme de phénomènes.

82 Conscience émotionnée : c'est là que la thaumaturgie, par exemple, est à l'œuvre. De grands changements peuvent être produits dans l'intracorps. Le sujet est mis dans une situation où les images sont déclenchées vers l'intracorps. Il y a des gradations. Dans les deux cas, elles répondent à leurs questions, mais elles n'ont pas d'efficacité dans le monde. C'est dans les états émotionnés de la conscience que les images ont le plus d'effet, car elles sont déclenchées vers l'intérieur. Le climat général et rituel collabore donc avec la conscience émotionnelle. Le thème de la foi guérit, mais il faut savoir ce qui guérit et ce qui ne guérit pas et pourquoi.

83 C'est la forme et non la matière que nous prenons en compte. Je reconnais mon "moi", je vis mon "moi" = la masse de la somme des images qui sont déclenchées par l'intracorps. C'est le bombardement d'images. C'est une sorte de double. Un bombardement d'images de tout le corps, le "moi". Données hylétiques : données matérielles de la perception (données qui font que les cônes et les bâtonnets font leur travail, ce sont les cônes et les bâtonnets qui sont accommodés avec tel type de perception, ou le nerf optique ou la localisation cérébrale). Cela ne nous intéresse pas. La psychologie expérimentale s'appuie sur ces éléments. Le sujet de la neurophysiologie est le sujet des données hylétiques. Je n'ai aucune trace de tout cela. Il ne s'agit pas d'une description des données immédiates et indubitables, ce qui est l'intérêt de la phénoménologie. Je ne reconnais pas les cônes et les bâtonnets par introspection. Alors, s'ils accompagnent, d'accord, mais cela ne correspond pas au phénomène que j'expérimente. La psychologie naïve emprunte très souvent des données et mélange et confond les origines des données. Le retard de cette "science" (entre guillemets) est incroyable.

#### 4. Coprésence, horizon et paysage dans le système de représentation

Nous pouvons considérer l'espace de représentation comme la "scène" dans laquelle la représentation a lieu, à l'exclusion du "regard". Il est clair que dans une "scène" se déploie une structure d'image qui a ou a eu de nombreuses sources perceptives et perceptions d'images antérieures.

Pour chaque structure de représentation, il existe un certain nombre d'alternatives qui ne sont pas entièrement déployées, mais qui agissent de manière coprésente pendant que la représentation se manifeste dans la "scène". Bien entendu, nous ne parlons pas ici de contenus "manifestes" et "latents", ni de "voies associatives" qui conduisent l'image dans une direction ou dans une autre.<sup>84</sup>

Prenons l'exemple des expressions et des significations au niveau du langage. Au fur et à mesure que je développe mon discours, je constate qu'il existe de nombreux choix alternatifs que je fais non pas dans un sens associatif linéaire, mais en fonction de significations qui, à leur tour, sont liées à la signification globale de mon discours.<sup>85</sup> Ainsi, je pourrais comprendre tout discours comme une signification exprimée dans une région donnée d'objets. Il est clair que je pourrais atteindre une autre région d'objets non homogènes avec la signification globale que je veux transmettre, mais je m'en abstiens, précisément, pour ne pas détruire la transmission de la signification totale.

Il m'apparaît clairement que ces autres régions-objets sont coprésentes dans mon discours et que je pourrais me laisser emporter par des "associations libres" sans finalité à l'intérieur de la région choisie. Même dans ce cas, je vois que ces associations correspondent à d'autres régions, à d'autres totalités signifiantes. Dans cet exemple de langage, mon discours se déroule dans une région de significations et d'expressions, il est structuré dans les limites fixées par un "horizon" et il est séparé par d'autres régions qui seront sûrement structurées par d'autres objets ou par d'autres relations entre objets.

Ainsi, la notion de "scène" dans laquelle se produisent les images correspond à peu près à l'idée d'une région, limitée par un horizon, qui est propre au système de représentation à l'œuvre. Voyons les choses ainsi : lorsque je représente le clavier, l'environnement et les objets qui l'entourent à l'intérieur de la région que, dans ce cas, je pourrais appeler "pièce", sont co-présents. Mais je constate que non seulement les alternatives matérielles (objets contigus à l'intérieur d'une enceinte) agissent, mais qu'elles se multiplient vers des régions temporelles et substantielles différentes et que leur regroupement en régions n'est pas de l'ordre de : "tous les objets appartenant à la classe de...".<sup>86</sup>

Lorsque je perçois le monde extérieur, lorsque j'y vis quotidiennement, je ne le constitue pas seulement par les représentations qui me permettent de le reconnaître et d'agir, mais je le constitue aussi par des systèmes de représentation coprésents. J'appelle cette structuration du monde "paysage" et je constate que la perception du monde est toujours la reconnaissance et l'interprétation d'une réalité, en accord avec mon paysage. Ce monde que je prends pour la réalité elle-même est ma propre biographie en action et cette action de transformation que je mène dans le monde est ma propre transformation. Et quand je parle de mon monde intérieur, je parle aussi de l'interprétation que j'en fais et de la transformation que j'y opère.<sup>87</sup>

---

84 En psychanalyse, on parle de contenus manifestes (par exemple, une allégorie des yeux et du nez) et de contenus latents, qui sont ceux qui sont à l'œuvre (les organes sexuels du père lui correspondent).

85 Les expressions sont liées à des significations qui ne sont pas quelconques. L'expression et le sens sont une seule et même structure. Il n'y a pas d'expression sans sens, ni de sens sans expression. Il existe des expressions qui ont un sens ou plusieurs sens, mais elles sont toujours liées à une somme de sens. Régions non homogènes : prendre la tangente.

86 Les contiguités ne sont pas seulement matérielles, mais aussi d'autres types. Par exemple, les contiguités temporelles : le vase qui se trouvait hier dans la pièce. Ceci est en relation avec les régions.

87 La globalité de la conscience dans le monde est une structure. L'être-au-monde (Heidegger). Les termes entre guillemets sont des noèses, ceux sans guillemets sont des noèmes. Si vous prétendez faire de l'analytique avec eux, vous vous trompez. Les objets qui appartiennent à la même région dans laquelle nous discutons mais n'agissons pas, nous les appelons "coprésents". Lorsque nous décrivons des objets dans nos pratiques, nous observons l'ordre ou le désordre logique ou méthodique. Les descriptions sont généralement très lacunaires. Il s'agit d'une façon de penser quotidienne. Les choses coprésentes proviennent d'une autre région que la région de présence. La globalité de la conscience dans le monde est une structure. L'être-au-monde (les tirets indiquent les structures). Il n'y a pas de "moi" et de monde séparés. Il n'y a pas de "moi" ni de monde, mais une structure. Région limite : un cendrier dans la région de la pièce dont les limites sont les siennes. Ou l'horizon est constitué par les portes et les fenêtres. Il y a beaucoup de désordre conceptuel et de sauts d'une région à l'autre, et il n'y a pas de limites. Pour cela, l'exercice de décrire un objet sans quitter la région. Il y a aussi du désordre parce qu'il n'y a pas de méthode dans la description. C'est une façon de penser le désordre, mais il y a d'autres façons de penser. Ce sont des structures de pensée différentes (je ne sais pas si elles sont bonnes ou mauvaises, mais il y en a d'autres). La biographie en action : je

Les distinctions que nous avons faites jusqu'ici entre espace "interne" et espace "externe", basées sur les registres des limites posées par les perceptions cénesthésico-tactiles, ne peuvent être faites lorsque l'on parle de cette globalité de la conscience dans le monde pour laquelle le monde est son "paysage" et le "moi" son "regard". Cette façon d'être de la conscience dans le monde est fondamentalement un mode d'action en perspective dont la référence spatiale immédiate est le corps lui-même, et non plus seulement l'intracorp. Mais le corps, étant l'objet du monde, est aussi l'objet du paysage et l'objet de la transformation. Le corps finit par devenir une prothèse de l'intentionnalité humaine. Si les images permettent de reconnaître et d'agir, comme le paysage se structure en individus et en peuples, en fonction de leurs besoins (ou de ce qu'ils considèrent comme tels), elles tendront à transformer le monde.

## Synthèse

L'idée est qu'il existe un espace de représentation, l'image, et que l'image est située à différents endroits de l'espace de représentation. La perception informe, mais l'image façonne et extériorise les phénomènes vers les points de localisation de ces représentations.

Importance de la relation entre l'espace de représentation et l'image.

On peut montrer que l'espace de représentation existe et que l'image porte des charges vers l'intérieur ou vers l'extérieur et peut produire des modifications. Cette aptitude dépend de sa localisation dans l'espace de représentation.

Sinon, on ne comprend pas comment agit l'être humain, l'image, le psychisme, tout ce qui n'est pas un simple reflet. Si cet espace de représentation n'existe pas, il devient très difficile de comprendre comment la conscience agit sur le monde, sur le corps, sur l'intérieur du corps.

La démonstration du fonctionnement de l'image et de l'espace de représentation. Ce travail tente d'expliquer comment la conscience fonctionne et agit dans le monde.

L'explication par les réflexes est totalement insuffisante. L'explication neurophysiologique - bien qu'intéressante - ne nous fournit pas les données indubitables immédiates sur la façon dont cela se produit. Il existe même plusieurs interprétations neurophysiologiques d'un même fait. Dans ce travail, il existe une méthode qui consiste à s'appuyer sur les données indubitables de l'enregistrement du sujet qui souffre de ces phénomènes. Le sujet ne sent pas ses nerfs ou l'emplacement de son cerveau, il sent ses registres.

Notre méthodologie (basée sur des registres) est différente de celle des sciences expérimentales, sur lesquelles les courants psychologiques traditionnels s'appuient obscurément (en mélangeant arbitrairement des données neurophysiologiques et d'autres types de données).

Notre méthodologie est basée sur le registre de l'indubitable immédiat, c'est-à-dire sur le registre de ce que nous voyons se présenter à nous. Elle est descriptive.

---

monte dans la voiture avec mon intention, et l'odeur de la sellerie en cuir me rappelle qu'il y a d'autres choses que le simple fait de monter dans une voiture. Dans chaque action, la biographie est coprésente. La biographie accompagne la région de l'habituel, jusqu'à ce que quelque chose vous "frappe", vous "flèche", parce qu'il est lié à quelque chose dans votre biographie.